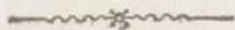


LE SERGENT BLANDAN

(1819-1842)



En 1842, les colonnes françaises s'étaient déjà montrées aux extrémités du Tell algérien, et cependant la sécurité n'existait pas au delà de la banlieue des villes occupées. La grande plaine de la Mitidja, entre Alger et Blidah, était sans cesse sillonnée par des partis de maraudeurs arabes, pillant et coupant les têtes sous le prétexte de faire la guerre sainte que le Coran ordonne aux vrais croyants. La tribu des Hadjoutes, au sud de Cherchell, n'avait jamais pu être soumise, et lançait ses cavaliers jusqu'aux portes du camp d'Erlon, à côté duquel venait d'être bâti le village de Bou-Farik. Aux Hadjoutes venaient se joindre tous les rôdeurs arabes en quête d'aventures, ainsi que des coupeurs de route kabyles que ramassait partout notre implacable ennemi Ahmed-ben-Salem, khalifa de l'Est ou du Sebaou.

Malheur aux isolés qui s'aventuraient dans la plaine ! Malheur aux faucheurs ou aux moissonneurs européens qui s'écartaient trop des villages ! Les postes militaires ne pouvaient communiquer entre eux qu'au moyen de détachements d'infanterie avec quelques cavaliers. C'est par ce moyen que se faisait habituellement le service de la correspondance.

Au printemps de 1842, les hostilités venaient de reprendre dans la province d'Oran. Le 26^e de ligne, à Alger, s'embarqua pour Mostaganem, et son 2^e bataillon dut laisser deux compagnies au camp d'Erlon, sous Bou-Farik.

Ces compagnies venaient de recevoir un fort contingent de jeunes soldats, et avaient dû passer presque tous leurs anciens soldats aux bataillons qui allaient expédier dans la province d'Oran. Au camp, pensait-on, les jeunes soldats complèteraient plus aisément leur instruction militaire qu'en colonne.

Quelques-uns de ces jeunes soldats, sous les ordres du sergent Blandan (1), devaient donner un magnifique exemple d'héroïsme, et devenir de sublimes martyrs de l'honneur militaire et du devoir envers la patrie.

Le 11 avril 1842, le sergent Blandan, avec seize hommes de sa compagnie, fut chargé de

(1) Blandan (Jean-Pierre), fils de François Blandan* imprimeur sur étoffes, rue de la Cage, aujourd'hui rue Constantine, né à Lyon le 9 février 1819, engagé volontaire le 24 février 1837, caporal le 6 août 1839, sergent le 1^{er} janvier 1842.

l'escorte de la correspondance entre Bou-Farik et Beni-Méred, distants de huit à neuf kilomètres. Actuellement, un beau village existe sur l'emplacement de Beni-Méred; mais à l'époque dont nous parlons, on ne voyait en cet endroit qu'une redoute en terre, avec blockhaus servant de réduit, dans laquelle la place de Blidah détachait quelques hommes d'infanterie avec un poste de cavaliers pour le service des dépêches.

La correspondance était toujours confiée à un cavalier choisi ou à un brigadier. Habituellement, deux cavaliers marchaient en éclaireurs en avant du porteur et les fantassins d'escorte suivaient. Le jour où le sergent Blandan fut chargé de l'escorte, le brigadier Villars, du 4^e chasseurs d'Afrique, portait le courrier, et on lui adjoignit deux chasseurs de son escadron. M. Ducros, sous-aide-chirurgien, profitait ce jour-là du départ du détachement pour rentrer à Blidah, où il était employé.

Le détachement du sergent Blandan, lui compris, comptait donc vingt et un hommes en tout.

Jamais les chefs de poste de la plaine de la Mitidja ne mettaient un détachement en route sans faire fouiller les environs au télescope par un sous-officier du génie portant le titre de sous-officier observateur. Le 11 avril, la plaine parut absolument déserte entre le camp d'Erlon et la redoute de Beni-Méred, et pas un cavalier arabe ne se montrait à l'horizon. Le lieutenant-colonel Morris, commandant le camp d'Erlon, invita

donc le sergent Blandan à se mettre en route avec ses hommes.

Les vingt et un cavaliers du détachement cheminaient tranquillement depuis une heure, avec cette gaieté et cette absence de souci particulières au soldat français en campagne. A deux kilomètres de Beni-Méred, la route arabe de l'époque traversait un ravin appelé Chabet-el-Mechdoufa, comblé aujourd'hui par les travaux de la route nationale. Arrivés à ce point, le brigadier Villars et ses deux chasseurs, qui marchaient à une cinquantaine de mètres en avant, se rabattirent brusquement sur le détachement, en lui signalant un nombreux parti de cavaliers ennemis, qui avaient mis pied à terre dans le ravin afin de se dissimuler au télescope du sous-officier en observation au camp d'Erlon et de mieux préparer leur embuscade.

Le brigadier Villars, vieux soldat à trois chevrons, comme il y en avait tant autrefois dans les régiments permanents de l'armée d'Afrique, était un de ces braves qui ont en eux le sentiment exalté du devoir militaire. Avec un admirable sang-froid, il dit à Blandan, non moins calme que lui : « Sergent, nous autres, avec nos chevaux, nous pourrions facilement regagner Bou-Farik. Mais soyez tranquille ; puisqu'il y a du danger, nous resterons ensemble. »

Les cavaliers ennemis étaient au nombre d'environ 200 à 250. C'étaient les coureurs habituels du khalifa du Sebaou, Ahmed-ben-Salem ; mais

comme en pays arabe la poudre appelle la poudre, on vit au premier coup de feu accourir au galop une centaine de cavaliers hadjoutes, rôdant dans la plaine en quête de têtes à couper.

Les coureurs de Ben-Salem étaient commandés par un ancien régulier d'Abd-el-Kader, Ben-Douhouad. Sans daigner prendre la moindre disposition d'attaque contre la faible troupe de Blandan, il fait simplement monter ses hommes à cheval et envoie l'un d'entre eux au chef de détachement pour le sommer de mettre bas les armes et de se rendre. Le parlementaire, habillé, comme son chef, du burnous rouge des réguliers d'Abd-el-Kader, s'approche en caracolant de la petite troupe; insolent, dédaigneux, la cigarette aux lèvres, il crie à Blandan en mauvais français: « Rends-toi; nous ne te ferons pas de mal. »

Au milieu d'une plaine nue et aride, n'offrant que d'insignifiants abris, le sergent a dû se borner à former ses conscrits en cercle, avec les chasseurs d'Afrique et le sous-aide-major Ducros au milieu. Pas de position à prendre, pas d'abri à gagner.

A l'approche du parlementaire, Blandan est sorti du cercle le fusil à la main. Parlementaire! Que disons-nous? Ce n'était pas un parlementaire dans le sens rigoureux du mot, tel que s'en envoient entre elles des armées civilisées. En Afrique, les Arabes nous faisaient une guerre d'extermination et se souciaient peu des procédés

en usage chez des peuples de civilisation plus avancée. Blandan n'avait devant lui qu'un de ces buveurs de sang qui cent fois avaient massacré les prisonniers français assez simples pour s'être rendus à eux. Froidement, il ajusta le cavalier, et lui répondit, en pressant la détente de son arme : « Voilà comment se rend un Français. »

Le prétendu parlementaire tombe sanglant aux pieds de son cheval, et Blandan, magnifique de sang-froid, se replie sur ses hommes en leur disant : « A présent, camarades, il ne s'agit plus que de montrer à ces gens-là comment des Français savent se défendre. Surtout ne nous pressons pas, et visons juste. »

Certes, c'était le cas pour ces braves gens de ne pas se presser et de viser juste. Réglementairement, chaque fantassin, en Afrique, n'avait que vingt cartouches. Le nombre en a été bien augmenté depuis. C'était, à la façon précipitée dont tirent les soldats habituellement, l'affaire de vingt minutes à peine de combat.

Au coup de feu de Blandan, les cavaliers ennemis, déjà à cheval, sortent du ravin et s'éparpillent dans la plaine pour prendre de tous les côtés l'héroïque poignée de soldats qui ose résister à un contre vingt. Ils caracolent autour d'elle comme une volée de vautours, la criblent de balles, et en un clin d'œil ont abattu sept hommes, dont deux tués, ainsi que les chevaux des chasseurs d'Afrique.

Superbes d'audace, les vaillants petits cons-

crits de Blandan s'abritent derrière les cadavres des chevaux, et commencent un tir lent et meurtrier, ne perdant pas une balle, prenant tout leur temps pour viser. Seul, Blandan est debout au milieu du petit cercle ; il n'interrompt son feu que pour prendre des cartouches dans la giberne des morts et des blessés, et les jeter à ses conscrits. Le sous-aide Ducros a saisi le fusil du premier homme tombé et fait bravement le coup de feu ; les chasseurs d'Afrique, jetant leur mousqueton qui n'a pas une portée suffisante, s'arment également des fusils des fantassins tombés, et prennent stoïquement part à une résistance désespérée.

Beaucoup de chevaux commencent à errer sans cavalier dans la plaine, tant est précis le tir des Français. Mais la partie est trop inégale, et si des secours n'arrivent pas promptement, nos braves soldats vont mourir un à un. Ils savent le sort qui les attend s'ils tombent vivants entre les mains de l'ennemi ; les Arabes livrent les prisonniers aux femmes, hideuses mégères plus féroces que les Peaux-Rouges.

Bientôt le nombre des morts et des blessés est plus grand que le nombre des combattants, et le cercle se rétrécit peu à peu. « Serrez vos rangs », murmure de temps en temps l'héroïque Blandan. Frappé de deux balles, il reste debout, impassible, brûlant ses dernières cartouches. Il tombe enfin, frappé d'une troisième balle à l'abdomen ; mais il se soutient sur un coude et crie aux sur-

vivants : « Courage, mes amis ! Défendez-vous jusqu'à la mort. »

Au moment où Blandan tombe, il reste cinq hommes avec le sous-aide Ducros. Un instant après, ce brave jeune homme laisse échapper son fusil ; une balle vient de lui briser le bras gauche près de l'épaule.

Les cinq braves qui survivent se comptent d'un coup d'œil. Le sergent Blandan, qui a encore sa connaissance, les soutient par ses ardentes excitations, et se traîne jusqu'à eux pour leur lancer quelques cartouches. Ils n'ont plus d'espoir, et ils combattent avec cette énergie surhumaine, ce courage sans bornes qui illumine les derniers moments des martyrs.

Tout à coup, une trombe s'abat sur les cavaliers de Ben-Douhouad. L'observatoire de Bou-Farik a signalé l'attaque, et les chasseurs d'Afrique, qui conduisaient leurs chevaux à l'abreuvoir, sans s'attarder à les seller, sautent sur eux, courent au camp chercher leurs sabres, et se précipitent dans la plaine, conduits par le sous-lieutenant de Breteuil. D'un coup d'œil, ce brave officier juge la situation. Il voit un détachement, sorti de la redoute de Beni-Méred, accourant à perte d'haleine sur le terrain du combat, et il conduit la charge des chasseurs de façon à rejeter sur lui les cavaliers ennemis. Ceux-ci essaient de se reformer et de tenir tête aux chasseurs ; mais le lieutenant Corey arrive avec quelques cavaliers retardataires, et tombe

sur le flanc gauche des Arabes. En même temps, le détachement sorti de Beni-Méred fond sur eux à la baïonnette.

Ce détachement ne se compose que d'une trentaine d'hommes, aux ordres du lieutenant de génie de Jouslard, qui n'a pris que le temps de recommander à un sous-officier d'artillerie de faire tirer quelques coups à l'unique obusier formant l'armement de la redoute, tant pour inquiéter le goum ennemi, que pour avertir la garnison de Blidah.

Attaqués de trois côtés à la fois, les Arabes tourbillonnent et commencent à fuir. Vainement Ben-Douhouad et quelques fanatiques se précipitent sur les Français pour décharger sur eux un dernier coup de feu. Les cavaliers ennemis entendent sonner la charge; ce sont les deux compagnies du 26^e, commandées par les capitaines Durun et Lacarde, qui arrivent en courant au secours des conscrits de Blandan. Au bout d'un instant, les Arabes se dispersent sans pouvoir, selon leur habitude, emporter leurs morts et leurs blessés.

Des vingt et un hommes du détachement, il n'en restait que cinq qui n'eussent pas été atteints; c'étaient les fusiliers Girard, Bire, Marchand, Estal, et le chasseur d'Afrique Lemercier. Dix étaient blessés: le sous-aide Ducros et les fusiliers Leclair et Kamachar étaient blessés grièvement, et il fallut les amputer, le premier du bras et les deux autres de la cuisse; les fusiliers

Béald et Michel étaient atteints de deux blessures ; enfin, le brigadier Villars, ainsi que les fusiliers Père, Zahner, Laurent et Bourrier, étaient atteints d'une blessure. Le sergent Blandan, avec trois blessures, dont une mortelle, n'avait plus que quelques heures à vivre, et le chasseur Ducasse, ainsi que les fusiliers Giraud, Elie, Leconte et Laricon, étaient morts.

Le lieutenant-colonel Morris, commandant le camp d'Erlon, reçut le valeureux détachement par de cordiales paroles ; il exprima aux survivants du drame de Beni-Méred son légitime orgueil d'avoir sous ses ordres d'aussi beaux soldats. Les blessés furent entourés de soins. Le brave curé de Bou-Farik accourut au camp pour consoler les blessés et exhorta au courage ceux qui allaient être amputés. Ce vénérable homme de Dieu eut l'énergie de rester auprès de ces derniers pendant la douloureuse opération, d'autant plus douloureuse qu'à cette époque la science n'avait pas de moyens anesthésiques. Il leur tenait la main, leur prodiguait les bonnes paroles quand la douleur leur arrachait des cris. Le curé de Bou-Farik essaya de s'approcher de Blandan ; mais l'héroïque sergent n'avait plus sa connaissance et, au bout de quelques heures d'agonie, s'éteignit doucement.

On fit aux glorieux morts de Beni-Méred des funérailles dignes d'eux et de leur éclatante valeur. Le lieutenant-colonel Morris, un de ces braves de l'armée d'Afrique dont les exploits

semblent appartenir à la légende, trouva dans son cœur d'ardentes paroles marquant une foi profonde au culte de l'honneur militaire. « J'envie ton sort, Blandan, s'écria-t-il en terminant, car je ne sais point de plus noble mort que celle du champ d'honneur. »

Le général Bugeaud, gouverneur général de l'Algérie, s'empessa de faire connaître à l'armée sous ses ordres la conduite du sergent Blandan et des braves qu'il commandait. Le combat de Beni-Méred était, selon lui, un des plus beaux faits d'armes de l'armée d'Afrique depuis le premier jour de la conquête. Voici les deux ordres du jour qu'il publia successivement :

« Au quartier-général, à Alger, le 14 avril 1842.

« Soldats !

« J'ai à vous signaler un fait héroïque qui, à mes yeux, égale, au moins, celui de Mazaghran. Là, quelques braves résistent à plusieurs milliers d'Arabes ; mais ils sont derrière des murailles, tandis que, dans le combat du 11 avril, 21 hommes, porteurs de la correspondance, sont assaillis en plaine, entre Bou-Farik et Méred, par 250 à 300 cavaliers arabes, venus de l'Est de la Metidja. Le chef des soldats français, presque tous du 26^e de ligne, était un sergent nommé Blandan.

« L'un des Arabes, croyant à l'impossibilité de la résistance d'une si faible troupe, s'avance

et somme Blandan de se rendre. Celui-ci répond par un coup de fusil qui le renverse. Alors, s'engage un combat acharné. Blandan est frappé de trois coups de feu. En tombant, il s'écrie : « Courage, mes amis ! Défendez-vous jusqu'à la mort ! »

« Sa noble voix a été entendue de tous, et tous ont été fidèles à son ordre héroïque ; mais bientôt le feu supérieur des Arabes a tué ou mis hors de combat seize de nos braves. Plusieurs sont morts ; les autres ne peuvent plus tenir leurs armes ; cinq seulement restent debout. Ce sont Bire, Girard, Estal, Marchand et Lemer cier ; ils défendaient encore leurs camarades blessés ou morts, lorsque le lieutenant-colonel Morris, du 4^e de chasseurs d'Afrique, arrive de Bou-Farik avec un faible renfort. En même temps, le lieutenant du génie de Jouslard, qui exécute les travaux de Méred, accourt avec un détachement de trente hommes. Le nombre des nôtres est encore très inférieur à celui des Arabes ; mais compte-t-on ses ennemis quand il s'agit de sauver un reste de héros ?

« Des deux côtés, l'on se précipite sur la horde de Ben Salem. Elle fuit et laisse sur la place une partie de ses morts.

« Des Arabes alliés lui ont vu transporter un grand nombre de blessés ; elle n'a pu couper une seule tête, où pourtant elle avait un si grand avantage numérique.

« Nous avons ramené nos morts, nos mutilés,

et leur avons donné les honneurs de la sépulture. Nos blessés ont été portés à l'hôpital de Bou-Farik, entourés des hommages d'admiration de leurs camarades.

« Lesquels ont le plus mérité de la patrie, ou de ceux qui ont succombé sous le plomb, ou des cinq braves qui sont restés debout, et qui, jusqu'au dernier moment, ont couvert les corps de leurs frères ? S'il fallait choisir entre eux, je répondrais : « Ceux qui n'ont point été frappés » ; car ils ont vu toutes les phases du combat, dont le danger croissait à mesure que les combattants diminuaient, et leur âme n'en a point été ébranlée.

« Mais je ne veux pas établir de parallèle ; tous ont mérité qu'on gardât d'eux un éternel souvenir.

« Je compte parmi eux le chirurgien sous-aide Ducros, qui, revenant de congé, rejoignait son poste avec la correspondance. Il a saisi le fusil d'un blessé et a combattu jusqu'à ce que son bras eût été brisé.

« Je témoigne ma satisfaction au lieutenant-colonel Morris, qui, en cette circonstance, a montré son courage habituel, tout en regrettant d'avoir mis en route un aussi faible détachement.

« Je la témoigne aussi à M. le lieutenant du génie de Jouslard, qui n'a pas craint de venir avec 30 hommes partager les dangers de nos 21 héros.

« Voici les noms des 21 Français porteurs de

dépêches ; l'armée doit les connaître tous. La France verra que ses enfants n'ont point dégénéré, et que, s'ils sont capables de grandes choses par l'ordre, la discipline et la tactique qui gouvernent les masses, ils savent, quand ils sont isolés, combattre comme les chevaliers des anciens temps.

« 26^e de ligne.

- « BLANDAN, sergent, trois blessures, mort ;
- « LECLAIR, fusilier, amputé de la cuisse ;
- « GIRAUD, fusilier, deux blessures, mort ;
- « ELIE, fusilier, une blessure, mort ;
- « BÉALD, fusilier, deux blessures ;
- « LECONTE, fusilier, deux blessures, mort ;
- « ZAHNER, fusilier, une blessure ;
- « KAMACHAR, fusilier, une blessure, amputé de la cuisse ;
- « PÈRE, fusilier, une blessure ;
- « LAURENT, fusilier, une blessure ;
- « BOURRIER, fusilier, une blessure ;
- « MICHEL, fusilier, deux blessures ;
- « LARICON, fusilier, une blessure, mort ;
- « BIRE, fusilier, non blessé ;
- « GIRARD, fusilier, non blessé ;
- « ESTAL, fusilier, non blessé ;
- « MARCHAND, fusilier, non blessé.

« 4^e de chasseurs d'Afrique.

- « VILLARS, brigadier, une blessure ;
- « LEMERCIER, chasseur, non blessé ;
- « DUCASSE, chasseur, mort.

« Ambulances de l'armée.

« DUCROS, sous-aide-major, une blessure, amputé du bras.

« *Le Lieutenant-Général, Gouverneur général de l'Algérie,*

« Signé : BUGEAUD.

« Pour ampliation :

« *Le Colonel chef d'Etat-Major,*

« DELMOTTE. »

Supplément à l'ordre général du 17 avril 1842.

« Au quartier-général, à Alger, le 14 avril 1842.

« L'enthousiasme que m'a causé le fait d'armes qui est l'objet de l'ordre général du 14 avril, ne m'a pas permis d'attendre, pour le signaler à l'armée, un rapport circonstancié. Mais ces renseignements me sont parvenus, et je dois réparer les omissions involontaires que j'ai faites.

MM. CORCY, lieutenant au 4^e chasseurs d'Afrique; DE BRETEUIL, sous-lieutenant au 1^{er}; LACARDE et DURUN, capitaines au 26^e de ligne; et HIPPOLYTE, maréchal des logis au 1^{er} de chasseurs, se sont précipités dans la mêlée, un à un, à mesure qu'ils arrivaient. C'est en grande partie à leur élan généreux que l'on doit d'avoir sauvé les restes des vingt et un chevaliers qui, pendant une demi-heure, avaient soutenu seuls la lutte.

« *Le Lieutenant-Général, Gouverneur général de l'Algérie,*

« Signé : BUGEAUD.

« Pour ampliation :

« *Le Colonel chef d'Etat-Major,*

« DELMOTTE. »

Le général Bugeaud ne s'en tint pas là. Il voulut qu'un monument fût élevé à la mémoire de l'héroïque Blandan et de ses non moins héroïques compagnons. Par l'ordre du jour suivant, il provoqua une souscription publique :

« Au quartier-général, à Alger, le 6 juillet 1843.

« L'armée et les citoyens conserveront longtemps le souvenir de l'action héroïque des vingt braves commandés par le sergent Blandan, qui, le 11 avril dernier, entre Méred et Bou-Farik, préférèrent mourir que de capituler devant une multitude d'Arabes. L'enthousiasme que produisit cette grande et belle action de guerre est encore dans toute sa force, et bien loin d'être éteint. Je ne veux pas chercher à le raviver davantage ; mais il ne suffit pas de l'admiration des contemporains ; il faut encore la faire partager aux générations futures. Elle multipliera les exemples des hommes qui préfèrent une mort glorieuse à l'humiliation du drapeau de la France.

« Quel serait le cœur assez froid pour ne pas se sentir électrisé en passant devant un monument élevé sur le lieu du combat, et où seraient retracés l'action et les noms des héros qui en furent les acteurs !

« Ce mémorable combat ayant eu lieu sur notre principale communication, toute l'armée, tous les colons défilèrent fréquemment devant le glorieux monument ; on s'arrêtera, on s'inclinera.

Qui pourrait calculer ce que le sentiment éprouvé par tous produira de gloire pour la patrie !

« Pour élever ce monument, il s'est ouvert une souscription chez M. le chef d'escadron Beauquet, remplissant par intérim les fonctions de chef d'état-major de l'armée. C'est à lui que les corps, les officiers sans troupe, les fonctionnaires des diverses administrations, les citoyens devront adresser leurs offrandes.

« Le résultat en sera publié par les journaux d'Alger.

« *Le Lieutenant-Général, Gouverneur général,*

« Signé : BUGEAUD. »

L'ancien cimetière de Bou-Farik, aujourd'hui propriété privée, contient un petit monument surmonté d'une croix de fer. C'est là que repose le sergent Blandan avec ses cinq compagnons de gloire. Les produits de la souscription provoquée par le général Bugeaud furent consacrés à l'érection, sur la place du nouveau village de Beni-Méred, d'une pyramide quadrangulaire portant le nom des vingt et un modestes héros du combat du 11 avril 1842. Sans que jamais l'ordre en ait été donné par l'autorité militaire, les détachements de l'armée d'Afrique s'arrêtent à l'entrée du village de Beni-Méred, se reforment, rectifient les détails de leur tenue, pénètrent tambours battants dans le village ; quand la troupe défile devant la pyramide, les tambours s'arrêtent pour battre aux champs, les officiers

saluent de l'épée, et chacun se redresse en songeant à ce que la grande patrie française a déjà provoqué d'héroïsmes et de dévouements.

Le sergent Blandan a été un admirable type du soldat des guerres d'Afrique. Cet homme a incarné le devoir militaire, un devoir qui ne transige jamais ; il a eu jusqu'à la folie, jusqu'au sublime, la religion du drapeau, et, dans son indomptable énergie, il ne s'est pas laissé troubler par la perspective d'une mort certaine, précédée peut-être des plus horribles supplices. C'est un humble martyr ; mais cet humble, qui porte la capote glorieusement légendaire du fantassin français, a donné un magnifique exemple d'héroïsme.

Justice devait être rendue un jour à Blandan. Le 29 juin 1884, le conseil municipal de Bou-Farik se réunit à la demande du colonel Trumelet, vieux soldat des guerres d'Afrique. Après un discours enflammé, le colonel Trumelet présenta au conseil quelques considérants dont nous donnons les principaux :

« Considérant :

« Que, depuis de longues années, et à plusieurs reprises, la patriotique population de Bou-Farik, au milieu de laquelle figurent encore quelques contemporains de la guerre dans la Mitidja, a manifesté l'intention de donner à l'héroïque sergent Blandan, mort de ses blessures et inhumé, le 12 avril 1842, dans le cimetière de l'ancien

camp d'Erlon, — aujourd'hui propriété particulière, — une sépulture plus digne de lui, de nous et de son glorieux trépas ;

.

« Que rien ne rappelle sur la terre algérienne les hauts faits et la gloire immortelle de cette armée qui, après l'avoir fécondée de son sang, a donné l'Algérie à la France, et lui a fourni ses meilleurs soldats ;

« Qu'il serait équitable, et d'un excellent exemple, que cet oubli si regrettable fût enfin réparé, et qu'il est temps de démontrer que l'exaltation des grands n'est pas, en France, exclusive de la glorification des humbles qui ont su mourir pour elle ;

« Qu'il serait d'un magnifique et fortifiant exemple pour l'armée de voir décerner les honneurs statuaires, et, par suite, l'immortalité qu'ils entraînent, à un simple sergent, à un enfant du peuple, de le montrer aux armées du présent et à celles de l'avenir vêtu de sa capote de sous-officier, et dans l'acte de sa vie militaire par lequel il s'est illustré ;

« Que ce serait là un puissant stimulant pour la troupe ;

« Que nul n'a mérité plus que le valeureux et intrépide sergent du 26^e d'infanterie le suprême honneur que nous réclamons pour lui ;

« Que la localité tout naturellement indiquée pour l'érection de cette statue est la ville de

Bou-Farik, place où il est mort de ses glorieuses blessures, et où repose encore sa précieuse dépouille ;

« Que ce monument, enfin, devra être élevé au moyen d'une souscription publique dont la forme sera fixée ultérieurement. »

D'enthousiasme, le conseil municipal de Bou-Farik approuva ces considérants, décida qu'une statue serait élevée au sergent Blandan sur l'une des places de la ville, organisa sans désenparer un comité d'initiative, décida qu'une souscription publique serait ouverte, et s'inscrivit spontanément en tête pour une somme de 3.000 francs.

Un journal spécialiste, la *France militaire*, qui se distingue par son ardent patriotisme, adopta l'idée avec enthousiasme, et ouvrit immédiatement ses colonnes à la souscription. « Nous accepterons, dit ce journal, le sou du simple soldat, la pièce blanche du sous-officier, la pièce d'or du général. »

La souscription de la *France militaire* eut un succès énorme dans cette armée française où toutes les idées généreuses font si bien leur chemin. C'est que l'armée prend jalousement soin de sa gloire ; si elle en a éprouvé une perte notable il y a quelques années, si elle doit attendre de reprendre sa revanche sur les champs de bataille de l'avenir, elle n'entend pas laisser oublier les héros du temps passé. Elle honore ses chefs, ses généraux ; elle honore éga-

lement les humbles et les obscurs qui ont fait le sacrifice de leur vie pour la patrie.

« Rendons, s'écriait la *France militaire*, rendons le bronze accessible à tous les grades de la hiérarchie militaire. D'Assas, simple capitaine au régiment d'Auvergne, a sa statue ; que Blandan, simple sergent au 26^e d'infanterie, ait la sienne. S'il existe quelque part une égalité, c'est l'égalité devant la mort, devant le sacrifice. Que l'on décerne les honneurs statuaires, c'est-à-dire l'immortalité, à tous ceux qui ont su bien mourir pour la France, aux petits comme aux grands. »

Le 26^e régiment de ligne n'a pas oublié le sergent Blandan. L'ordre général du 14 avril 1842, lancé avec tant d'enthousiasme par le général Bugeaud, est inscrit chaque année en tête du livre d'ordres du régiment. Tous les ans, le 11 avril, cet ordre du jour est lu à la troupe ; puis le colonel passe la revue et s'arrête devant l'ancienne compagnie de Blandan. Le sergent-major fait l'appel, et au nom de Blandan, le capitaine répond : « Mort au champ d'honneur ! »

Puis, le 26^e de ligne tout entier se transporte à la cathédrale de Nancy, où un service funèbre, auquel se font un devoir d'assister toutes les autorités civiles et militaires, est célébré en faveur du brave sergent et de ses glorieux compagnons.

A ce service vient assister religieusement, depuis bien des années, le dernier survivant du combat de Beni-Méred. C'est un nommé Mar-

chand, simple aiguilleur à la Compagnie des chemins de fer du Nord.

Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1854. Voilà une croix noblement gagnée, et cette fois-ci l'on peut dire que c'est pour des services vraiment exceptionnels.

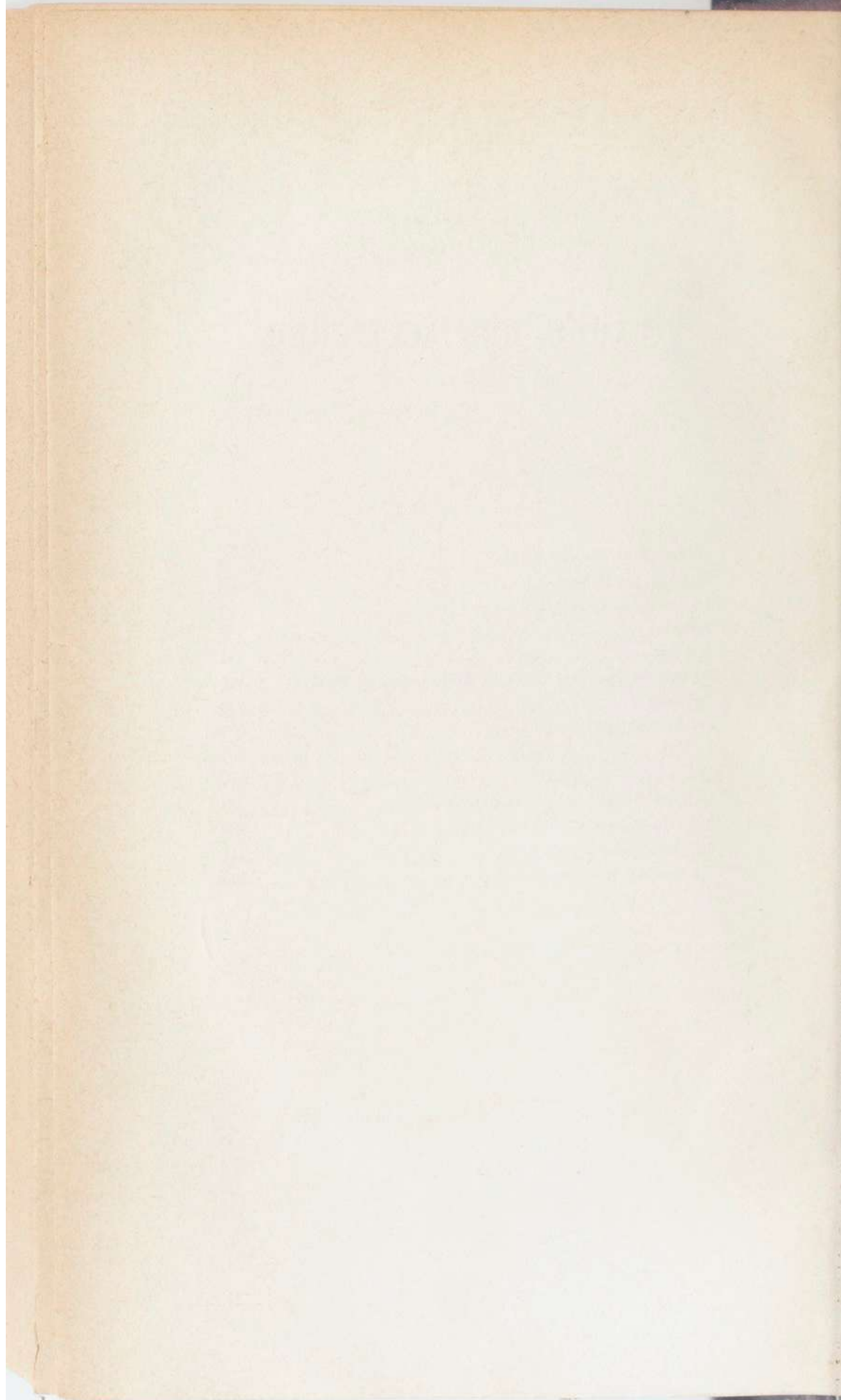


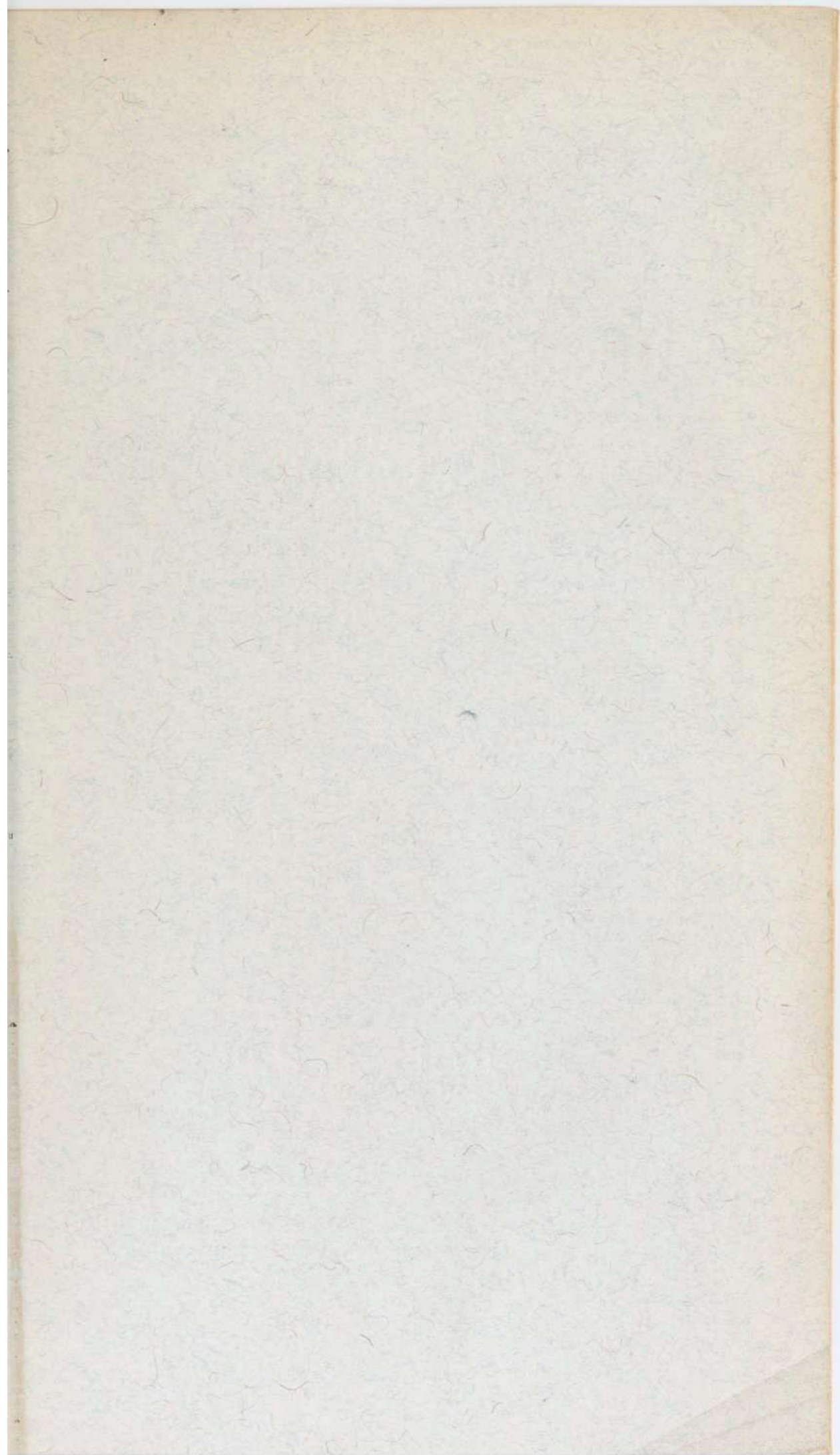
E. PERRET.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
L'Empereur Napoléon III.....	5
Madame Swetchine.....	49
Le Cardinal Consalvi.....	67
Carnot.....	137
Joubert.....	171
S. Em. le Cardinal Guibert, archevêque de Paris.....	191
Jouffroy.....	215
M. de Martignac.....	237
Cuvier.....	267
Goethe.....	309
Charles-Albert, roi de Sardaigne.....	333
Mgr de Ségur.....	369
Eugène Delacroix.....	427
Le sergent Blandan.....	465





Librairie BLOUD & BARRAL, 4, rue de Madame, Paris

GAULOIS ET GERMAINS

RÉCITS MILITAIRES

PAR LE GÉNÉRAL AMBERT

1^{re} SÉRIE

L'INVASION

1 beau volume in-8 orné de *huit portraits* hors texte. — 8^e édition.

Prix : 5 fr. ; *franco* : 5 fr. 50.

La PREMIÈRE SÉRIE renferme le récit de tous les événements militaires depuis la déclaration de guerre en juillet 1870 jusques et y compris la capitulation de Sedan, le 2 septembre.

2^e SÉRIE

APRÈS SEDAN

1 beau volume in-8 orné de *huit portraits* hors texte. — 4^e édition.

Prix : 5 fr. ; *franco* : 5 fr. 50.

Voici le titre des chapitres divers de la deuxième série :

Beauce, Normandie, Armée du Nord, Tours, Versailles, Mobiles, Zouaves pontificaux, Retraite du 13^e corps, Napoléon III et l'armée française en 1870.

3^e SÉRIE

LA LOIRE & L'EST

1 beau volume in-8 orné de *huit portraits* hors texte.

Prix : 5 fr. ; *franco* : 5 fr. 50.

Cette TROISIÈME SÉRIE comprend les événements accomplis sur les bords de la Loire, la lutte héroïque de Chanzy et les opérations militaires dans les Vosges et dans l'Est. Elle complète ainsi toute l'histoire de la guerre en province.

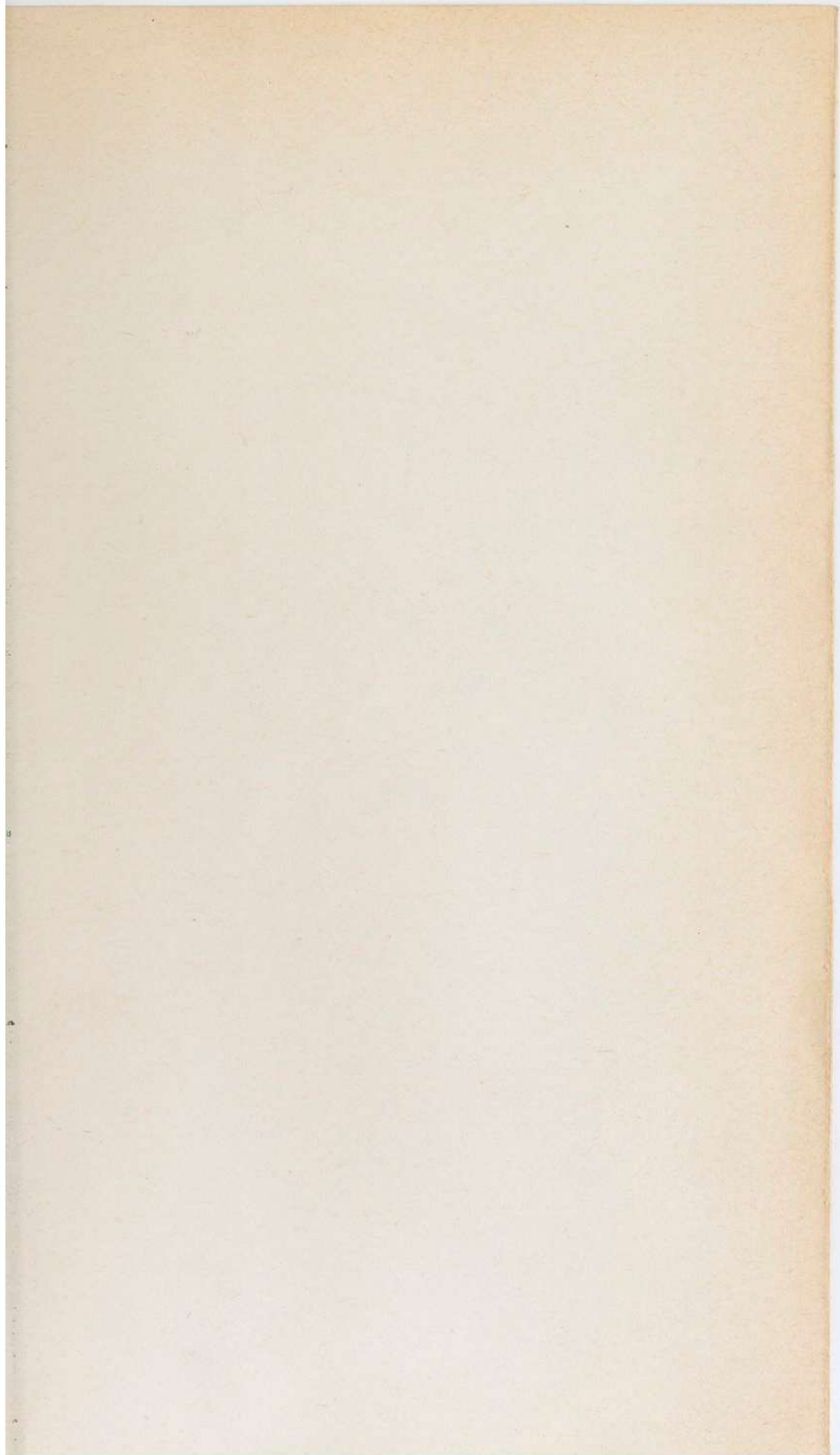
4^e SÉRIE

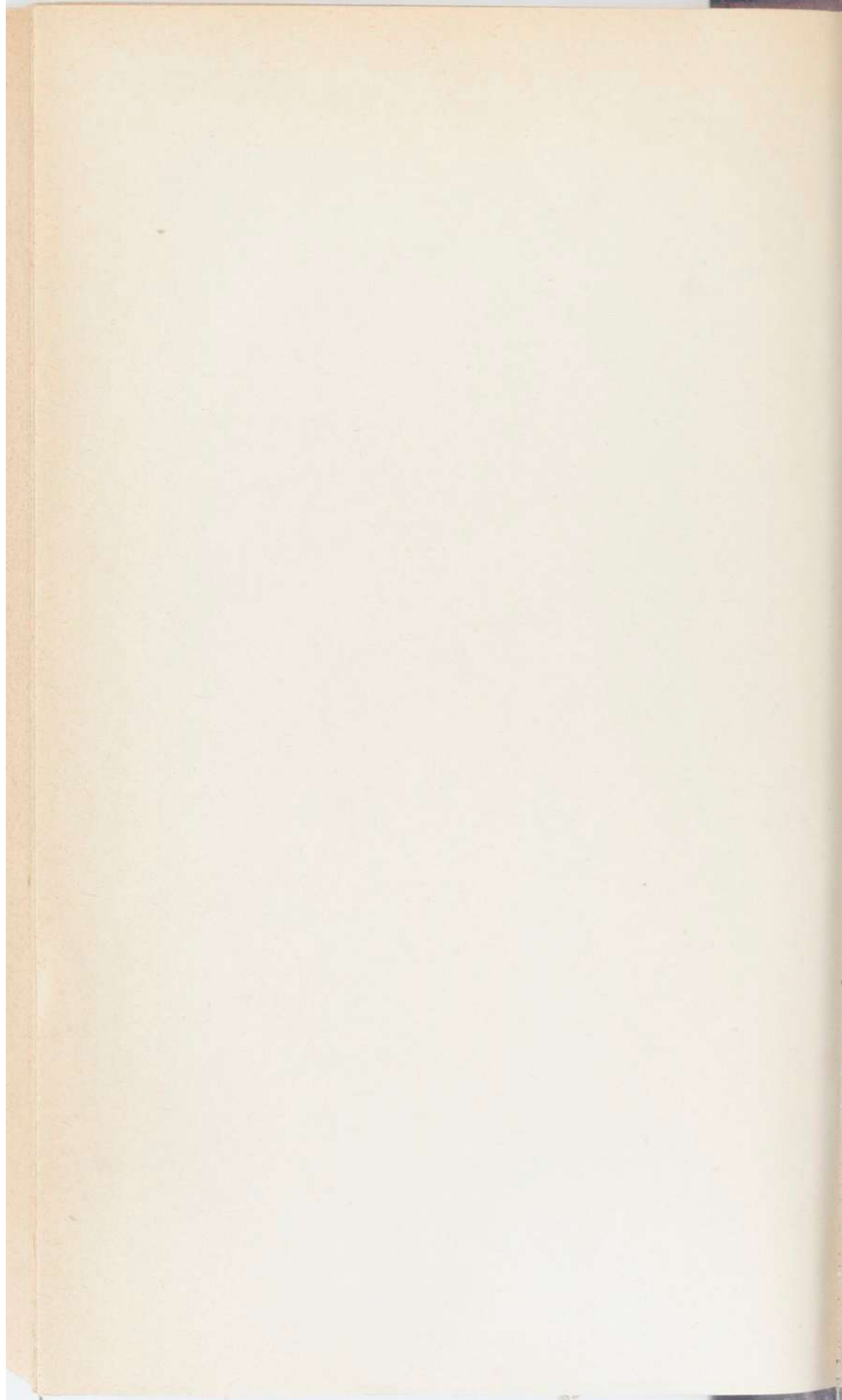
Vient de paraître :

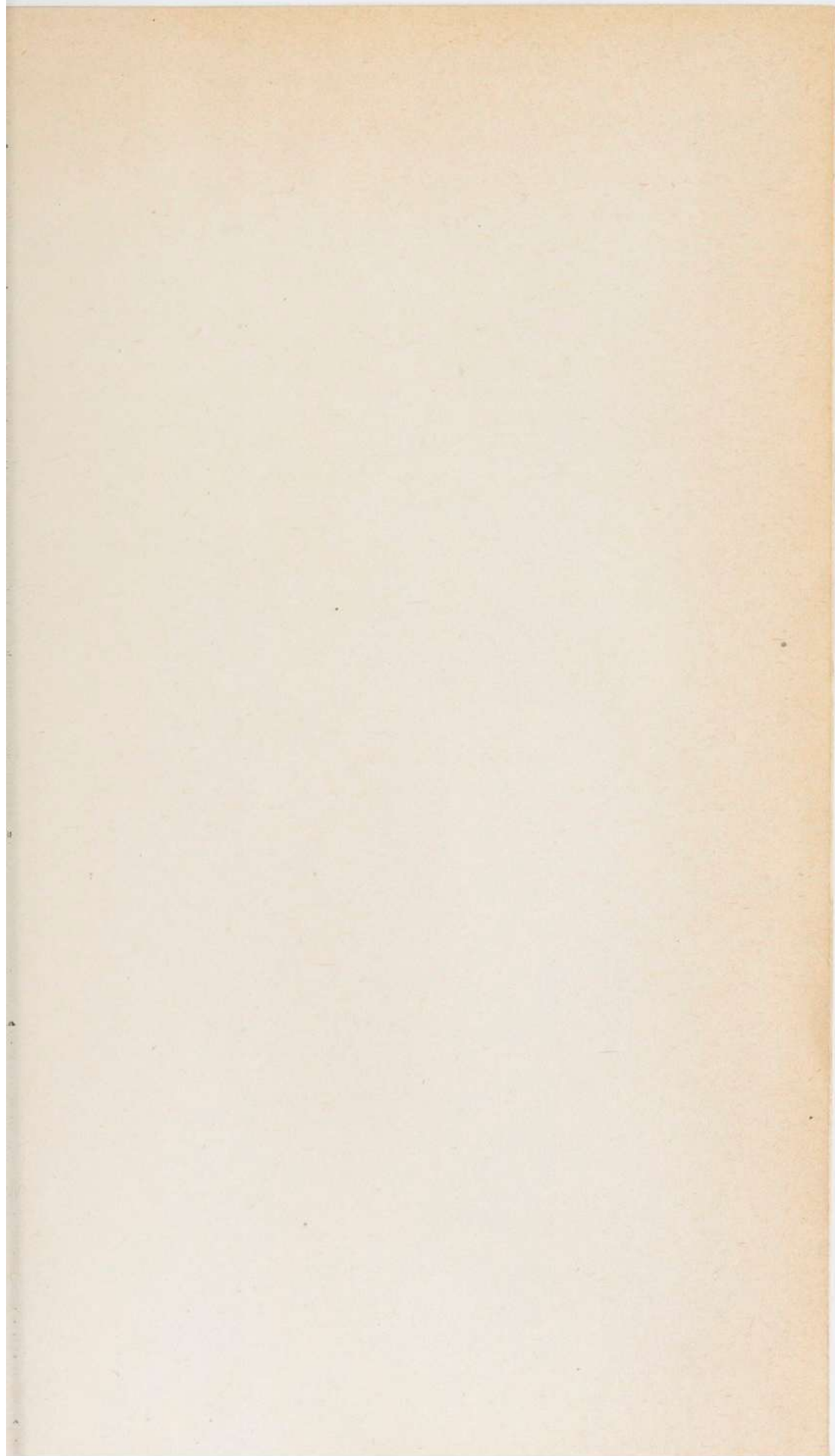
LE SIÈGE DE PARIS

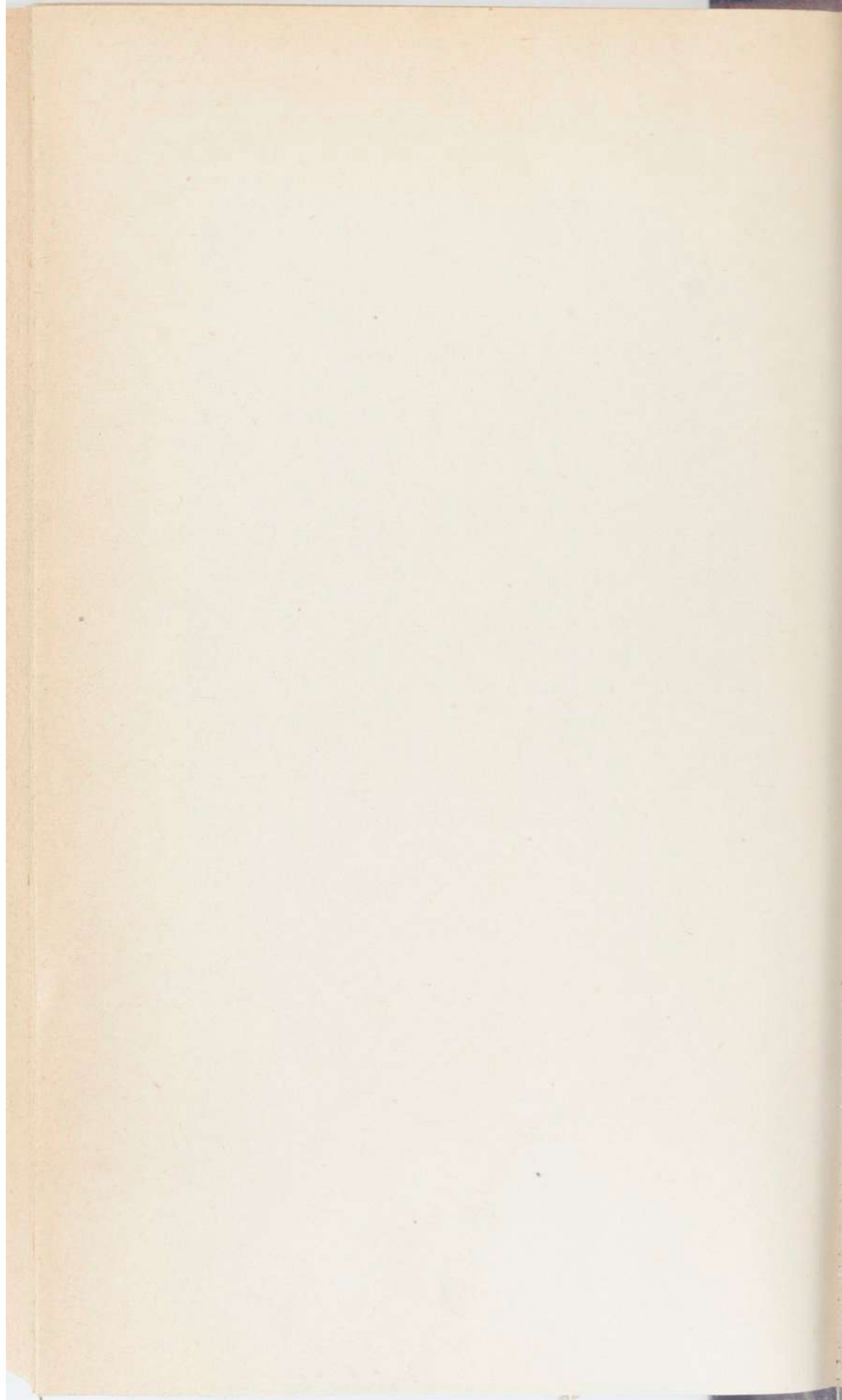
L'Histoire du Siège de Paris (ayant pour épilogue celle de la Commune) complète les patriotiques et émouvants *Récits militaires* du général Ambert. Il n'existe sur les événements de 1870-1871 aucun ouvrage d'un plus dramatique intérêt.

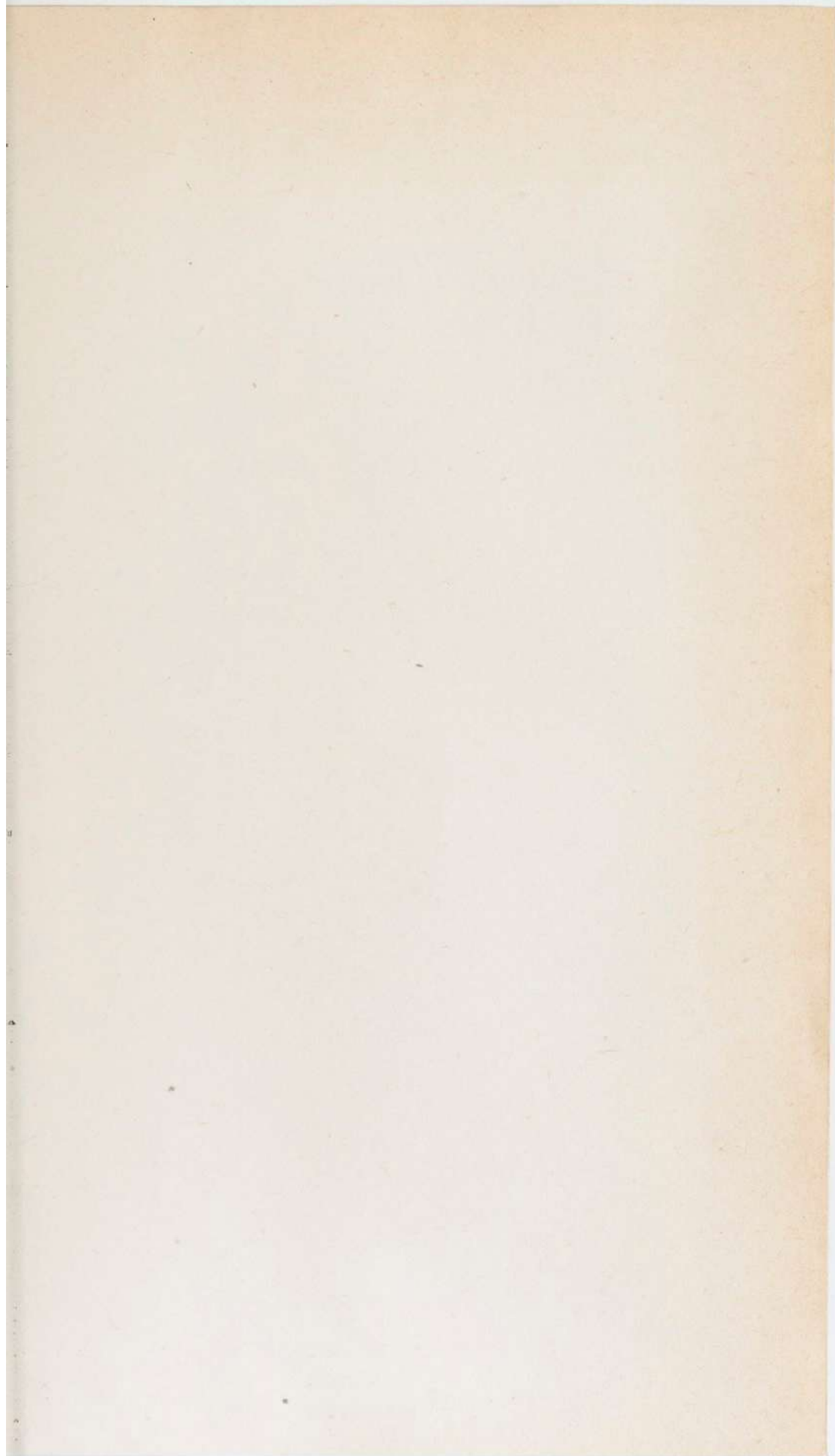
Chaque série forme un tout absolument complet et se vend séparément.

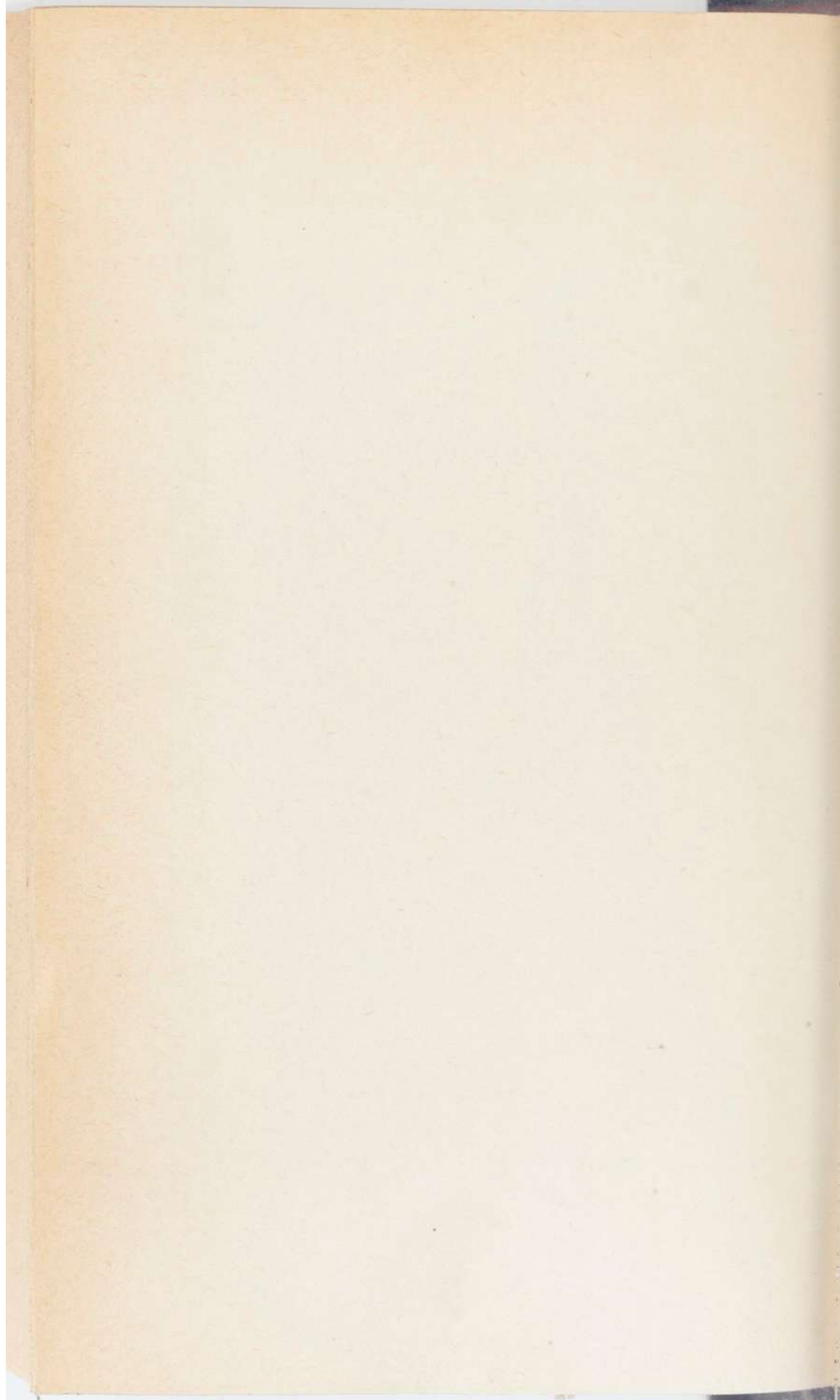


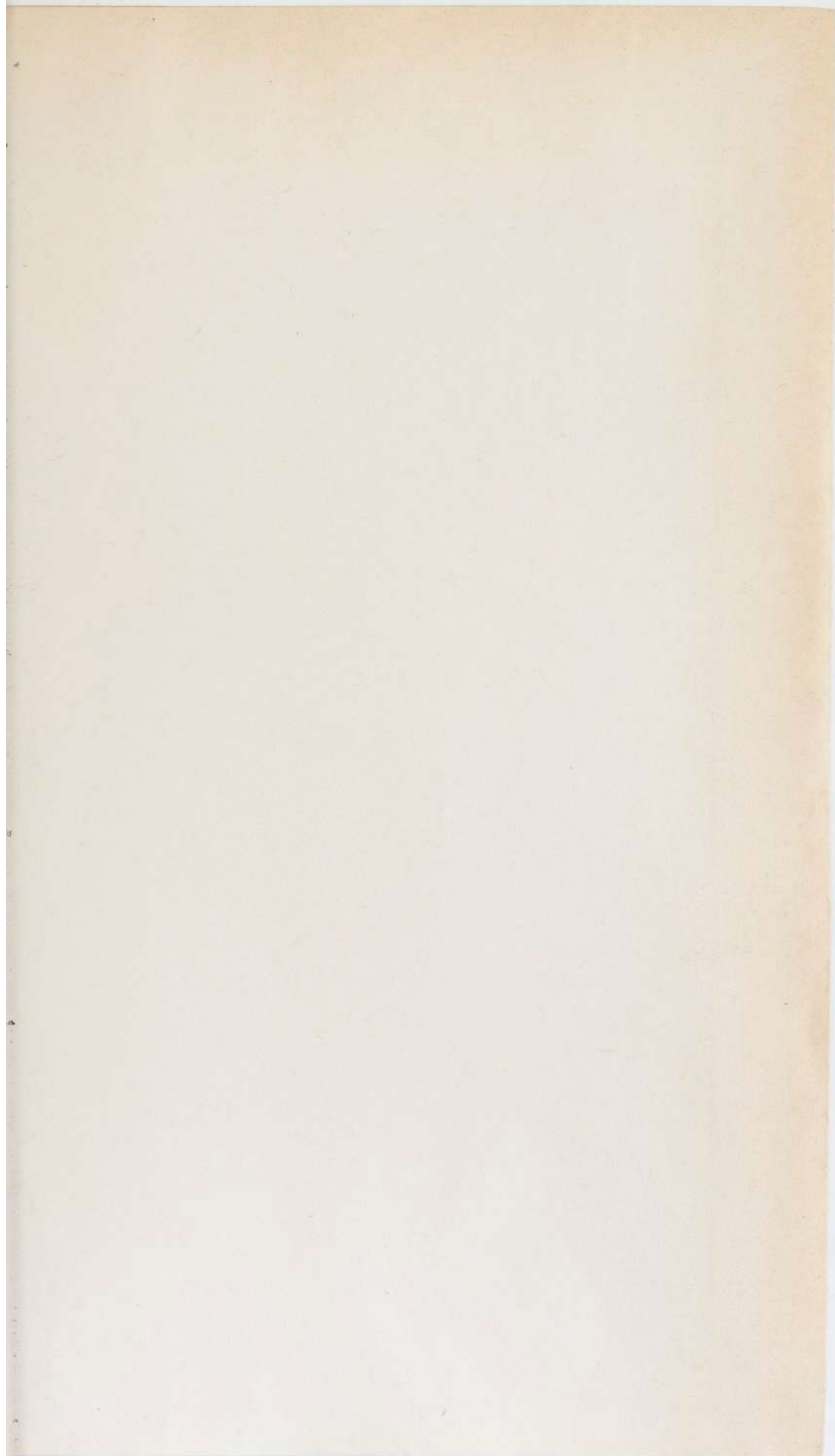


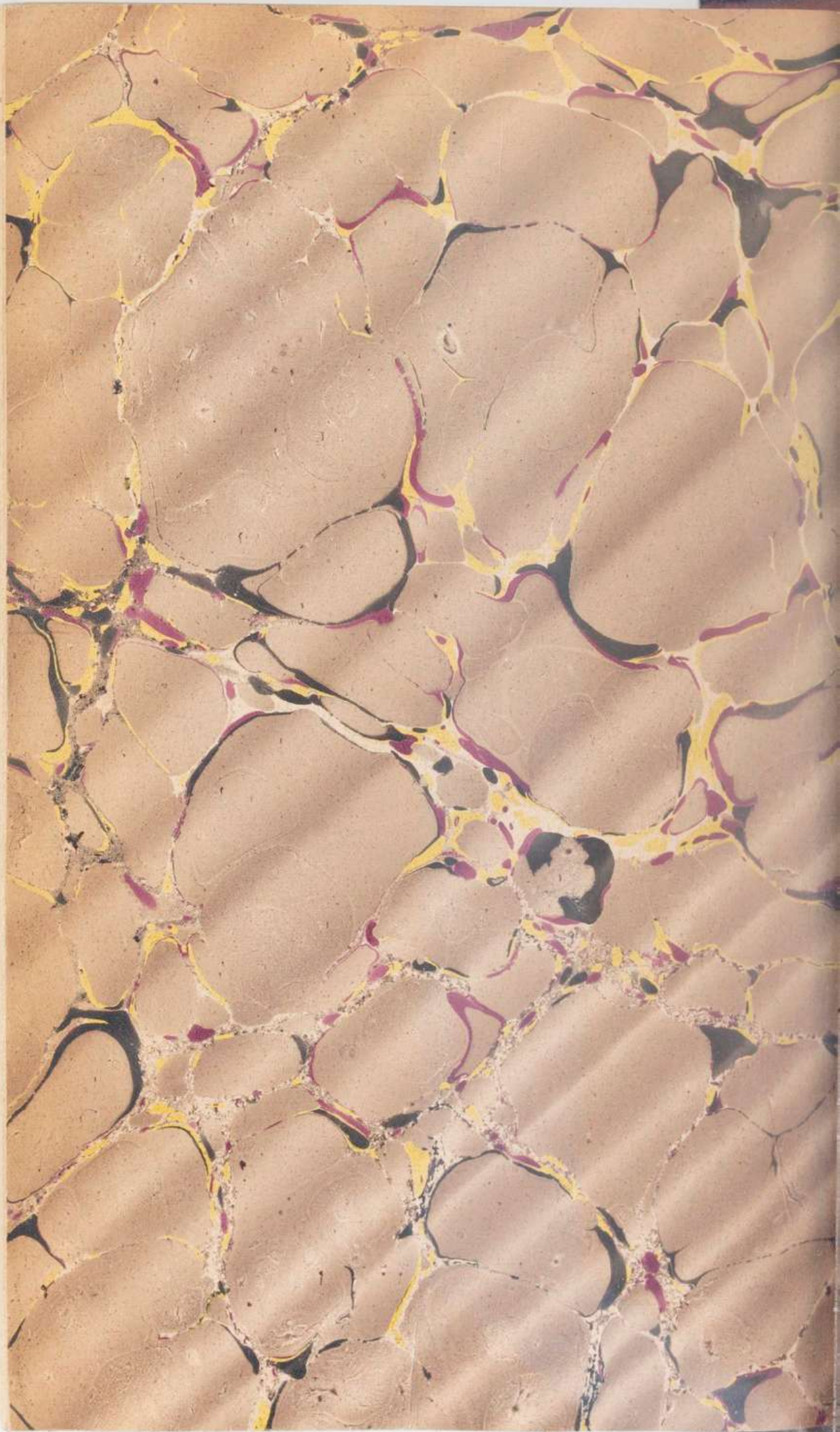


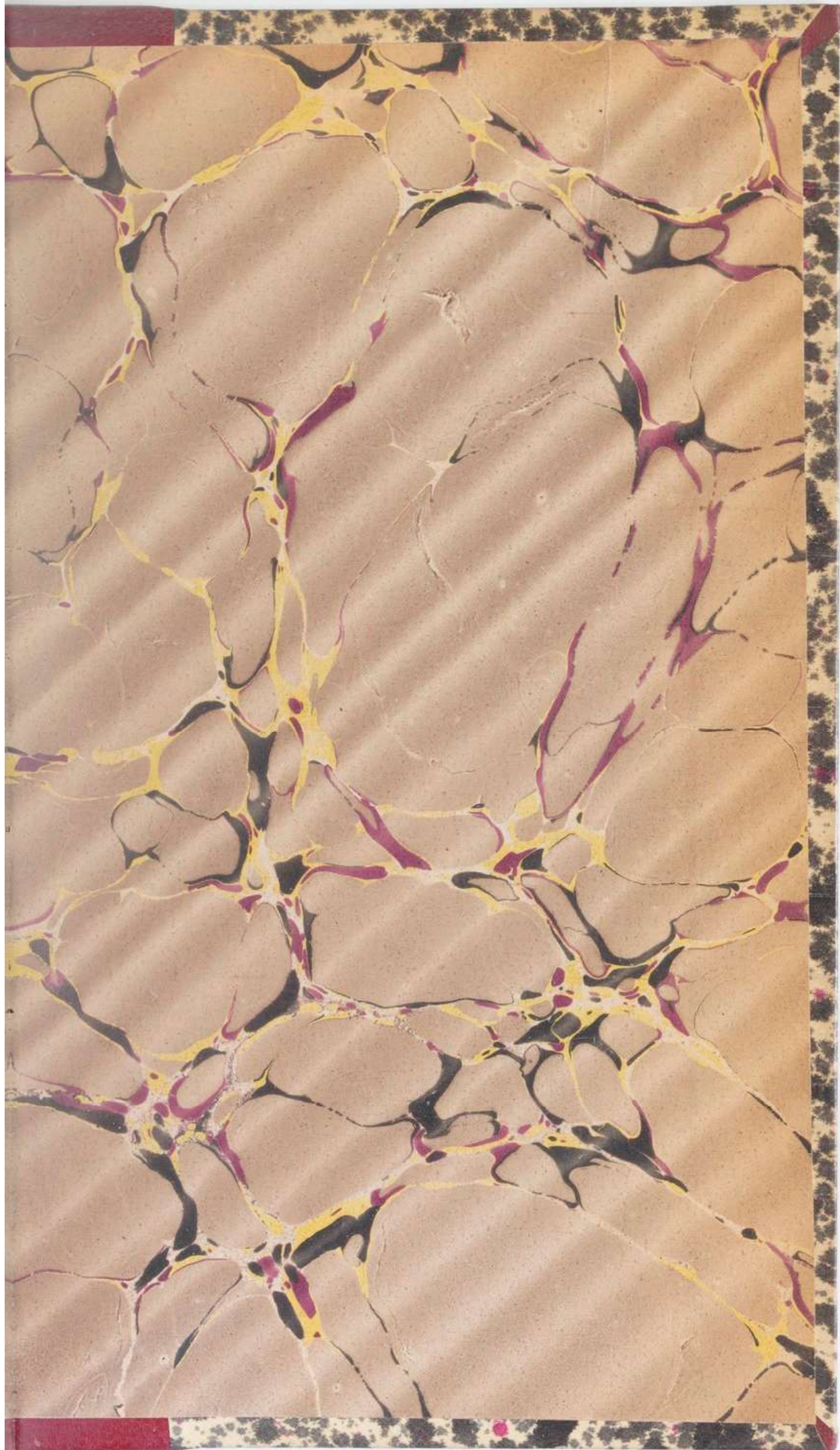












BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00625286 2